

Tracy Chevalier

À L'ORÉE
DU VERGER

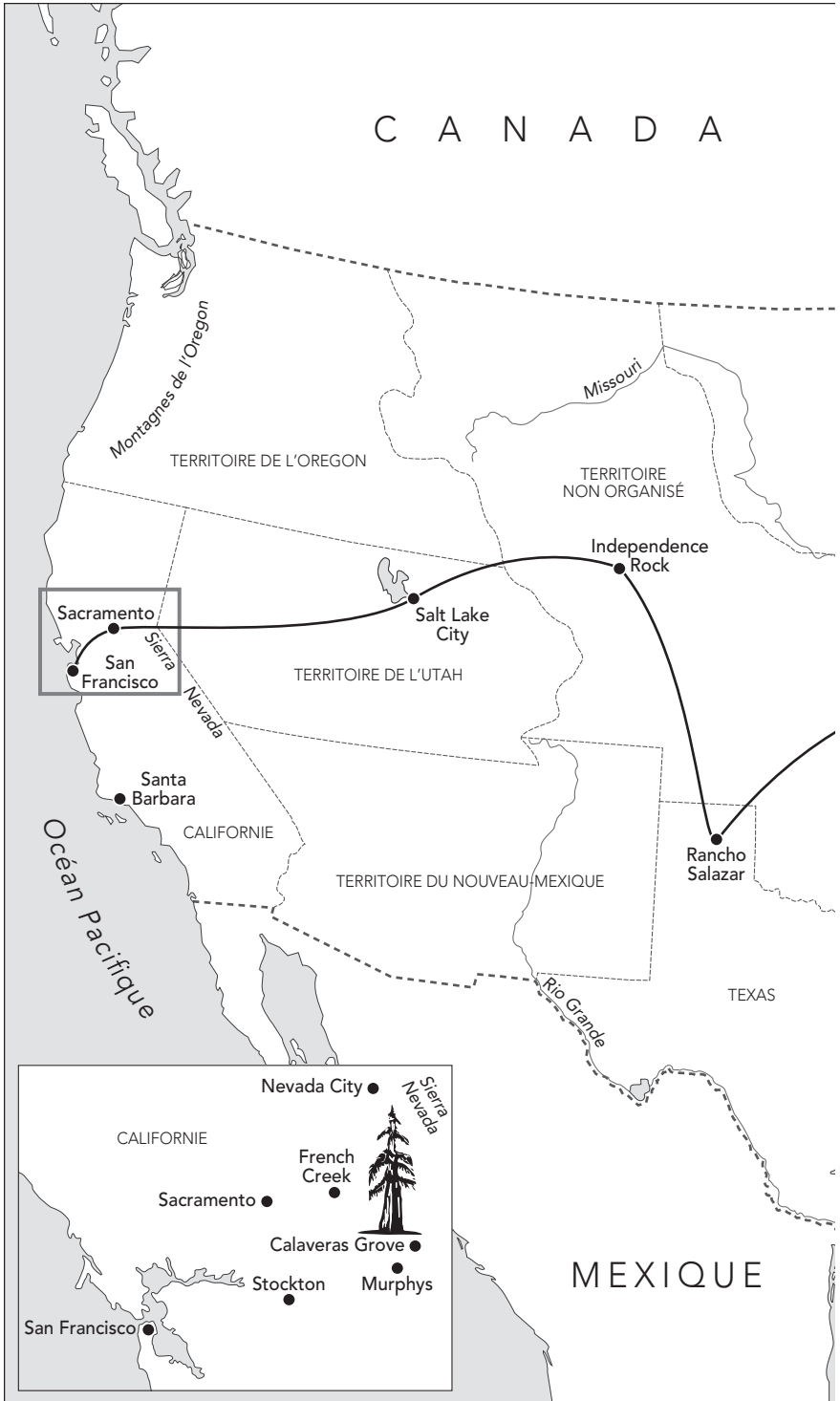
Traduit de l'anglais par Anouk Neuhoff



Quai Voltaire

*Pour CLAIRE et PASCALE,
qu'elles trouvent leur voie en ce monde.*

C A N A D A





Carte : Edigraphie

Le jus de pomme, qu'il provienne des reinettes ou des permaines, est très utile dans le traitement des maladies mélancoliques, car il aide à apporter de la gaieté, et à chasser la tristesse.

JOHN PARKINSON, *Paradisi in Sole
Paradisus Terrestris*, 1629.

À l'esprit chargé d'afflictions, ou tourmenté par les soucis, un pèlerinage dans ces sanctuaires ombreux apporte une consolation des plus apaisantes. Regardez les cimes toujours vertes de ces arbres qui ont résisté aux tempêtes durant plus de trois mille ans !... Lorsqu'on est ainsi plongé dans l'émerveillement et l'admiration, les affres des luttes terrestres semblent s'évanouir.

EDWARD VISCHER, *The Mammoth Tree
Grove, comté de Calaveras, Californie*, 1862.

Pars vers l'ouest, jeune homme, et grandis avec le pays.

JOHN BABSON LANE SOULE, 1851
et HORACE GREELEY, 1865.

I

BLACK SWAMP, OHIO

PRINTEMPS 1838

ILS se disputaient encore à propos des pommes. Lui voulait cultiver davantage de pommes de table, pour les manger ; elle voulait des pommes à cidre, pour les boire. Cette querelle s'était répétée si souvent qu'ils jouaient désormais leurs rôles à la perfection ; leurs arguments s'écoulaient fluides et monotones autour d'eux car ils les avaient l'un comme l'autre entendus assez fréquemment pour ne plus avoir à écouter.

Si la dispute d'aujourd'hui entre le sucré et l'acide s'avérait différente, ce n'était pas parce que James Goodenough était fatigué ; il était sans arrêt fatigué. Ça vous épuisait un homme, de se tailler une vie dans le Black Swamp... Si elle était différente, ce n'était pas parce que Sadie Goodenough avait la gueule de bois ; elle avait souvent la gueule de bois. Non, elle était différente parce qu'ils avaient eu la visite de John Chapman la veille au soir. De tous les Goodenough, seule Sadie était restée l'écouter parler jusque tard dans la nuit, jetant de temps à autre des pommes de pin dans le feu, histoire de le ranimer. L'étincelle dans les yeux et le ventre de l'homme mais peut-être aussi ailleurs, allez savoir, avait bondi sur elle telle une flamme se frayant naturellement un chemin d'un copeau bouclé à un autre. Elle était toujours plus heureuse, plus effrontée et plus sûre d'elle-même après une visite de John Chapman.

En dépit de sa fatigue, James n'avait pas réussi à s'endormir alors que la voix bourdonnante de John Chapman s'insinuait dans la cabane avec la persistance d'un moustique des marais. Il y serait peut-être parvenu s'il avait rejoint ses enfants dans le grenier, mais il n'avait pas envie de quitter le lit qui, placé face à la cheminée, constituait une invite trop tentante. Au bout de vingt ans de vie commune, il ne désirait plus Sadie autant qu'avant, surtout depuis que l'eau-de-vie de pomme avait fait ressortir son côté hargneux. Mais quand John Chapman venait voir les Goodenough, James se surprenait à noter l'opulence des seins de sa femme sous sa robe bleue élimée, et l'attrait étonnant de sa taille, épaissie mais encore intacte après dix enfants. Il ignorait si John Chapman remarquait lui aussi ce type de détails ; pour un homme de soixante ans révolus, il était encore mince et vigoureux, malgré les mèches gris acier dans ses cheveux en bataille. James ne tenait pas à savoir.

John Chapman cultivait des pommiers et parcourait les rivières de l'Ohio dans un double canoë rempli d'arbres qu'il vendait aux colons. Les Goodenough venaient d'arriver dans le Black Swamp quand l'homme était apparu pour la première fois avec sa cargaison d'arbres, leur rappelant gentiment qu'ils étaient censés faire pousser une cinquantaine de fruitiers sur leur parcelle dans un délai de trois ans, s'ils voulaient en être légalement propriétaires. Aux yeux de la loi, un verger constituait le signe indéniable qu'un colon avait l'intention de rester sur place. James avait acheté une vingtaine d'arbres séance tenante.

Il se refusait à accuser John Chapman de leurs déboires ultérieurs, mais de temps en temps il faisait la grimace en repensant à cette vente initiale. L'homme avait à proposer des plants d'un an ou des jeunes arbres de trois ans, lesquels coûtaient trois fois le prix des plants mais produiraient des fruits deux ans avant. S'il avait été

raisonnable – et il l'était ! –, James se serait contenté d'acheter une cinquantaine de plants meilleur marché, aurait aménagé pour eux une pépinière et les aurait laissés grandir pendant que, dans ses moments de loisir, il se serait appliqué à défricher un terrain pour en faire un verger. Mais la chose aurait également signifié se priver de pommes pendant cinq ans. James Goodenough ne se croyait pas capable d'endurer cette privation si longtemps. Pas dans la tristesse du Black Swamp, avec ses eaux stagnantes, ses relents de pourri et de moisi, son épaisse boue noire que même en frottant on n'arrivait pas à désincruster de sa peau et de ses vêtements. Il lui fallait une compensation sucrée pour adoucir le malheur d'avoir atterri dans ce borbier. Planter des jeunes arbres voulait dire qu'ils obtiendraient des pommes deux ans plus tôt. Il avait donc acheté une vingtaine de jeunes arbres qu'il n'avait pas réellement les moyens de s'offrir, et consacré un temps dont il ne disposait pas réellement à défricher pour eux une portion de terrain. Cette tâche l'avait retardé dans ses autres cultures, de sorte que leur première récolte avait été maigre, et qu'ils avaient contracté des dettes qu'il continuait encore à rembourser, neuf ans après.

« Ces arbres sont à moi, insistait maintenant Sadie, s'appropriant une rangée de dix pommiers à cidre que James se proposait de greffer pour en faire des pommiers de table. John Chapman me les a donnés y a quatre ans. T'auras qu'à lui demander quand il reviendra... il se souviendra. T'as pas intérêt à y toucher. » Armée d'un couteau, elle prit le jambon et se mit à le trancher pour le dîner.

« On lui a acheté ces plants. Il ne te les a pas donnés. Chapman ne fait jamais cadeau de ses arbres. Seulement des graines. Les plants et les jeunes arbres sont trop précieux pour qu'il les donne. Quoi qu'il en soit, tu te trompes : ces arbres sont trop grands pour venir de

graines semées il y a quatre ans. Et puis ils ne sont pas à toi, ils sont à la ferme. » Tout en parlant, James voyait bien que sa femme ne prêtait aucune attention à ce qu'il disait, mais il discourait quand même dans l'espoir de la forcer à écouter.

Ça l'agaçait que Sadie cherche à s'approprier des arbres du verger quand elle n'était même pas capable de vous raconter leur histoire. Il n'était pourtant pas si difficile de se rappeler les caractéristiques de trente-huit arbres. Désignez-lui n'importe lequel et James pouvait vous préciser en quelle année il avait été planté, sous forme de graine, de jeune plant ou de petit arbre, ou à quelle date il avait été greffé. Il pouvait vous dire d'où il était issu : d'un greffon de la ferme Goodenough du Connecticut, de quelques pépins de reinette rousse de Boston cédés par un fermier de Toledo, ou d'un autre petit arbre acheté à John Chapman lorsqu'une peau d'ours avait rapporté un peu d'argent. Il pouvait vous dire le rendement propre à chaque arbre chaque année, quelle semaine de mai chacun fleurissait, à quel moment ses pommes seraient bonnes à cueillir, et si elles étaient faites pour être cuites, séchées, pressées ou dégustées telles quelles. Il savait quels arbres avaient été attaqués par la tavelure, lesquels par le mildiou, lesquels par les araignées rouges, et comment se débarrasser de ces différents fléaux. Ces notions étaient tellement élémentaires pour James Goodenough qu'il n'imaginait pas qu'elles puissent ne pas l'être pour les autres, et l'ignorance de sa famille concernant les pommes de leur verger ne laissait pas de le stupéfier. Tous semblaient penser qu'il suffisait d'éparpiller une poignée de graines puis de cueillir les fruits, sans étapes intermédiaires. Tous sauf Robert. Le benjamin de la famille avait toujours été l'exception.

« Ces arbres sont à moi, répéta Sadie, la mine renfrognée. Tu peux pas les couper. Ils font de bonnes pommes.

Du bon cidre. T'en coupes un, c'est un tonneau de jus de perdu. Tu vas priver tes enfants de jus de pomme ?

— Martha, aide donc ta mère. » James ne supportait pas de regarder Sadie manier le couteau et découper des tranches irrégulières, trop épaisses à un bout et trop fines à l'autre, ses doigts menaçant de faire eux aussi partie de leur dîner. Elle allait continuer à débiter le jambon jusqu'à ce que la pièce entière ait disparu, ou bien se lasser et s'arrêter après seulement trois tranches.

James attendit que sa fille – une brindille de gamine aux cheveux clairsemés et aux petits yeux gris – prenne le relais. Les filles Goodenough avaient l'habitude de remplacer leur mère dans la préparation des repas. « Je ne les coupe pas, expliqua-t-il une fois de plus à Sadie. Je les greffe pour qu'ils produisent des pommes sucrées. Tu le sais bien. Il nous faut plus de reinettes dorées. Nous avons perdu neuf arbres cet hiver, pour la plupart des pommiers de table. Aujourd'hui nous avons trente-cinq pommiers à cidre et seulement trois de table. Si je greffe des reinettes dorées sur dix pommiers à cidre, nous aurons treize pommiers de table d'ici quelques années. Les récoltes seront moins importantes pendant un certain temps, mais à long terme ce sera mieux adapté à nos besoins.

— À tes besoins, tu veux dire. C'est toi qui aimes le sucré. »

James aurait pu rappeler à Sadie que c'était elle qui mettait du sucre dans son thé, qui remarquait quand leurs réserves diminuaient, et qui le tannait alors pour qu'il aille à Perrysburg en racheter. Mais il préféra lui exposer à nouveau les chiffres comme il l'avait fait plusieurs fois au cours de la semaine écoulée, lorsqu'il avait annoncé son intention de greffer d'autres arbres cette année. « Ça fera treize pommiers à couteau et vingt-cinq pommiers à cidre. Ajoute à ça la quinzaine de plants que John Chapman doit apporter la semaine prochaine, et on

arrive à cinquante-trois arbres, soit trois de plus que ce qu'il nous faut pour répondre aux exigences légales. Treize pommiers à couteau et quarante pommiers à cidre, qui produiront tous d'ici quelques années. Au bout du compte on aura plus de pommiers pour le cidre qu'on n'en a aujourd'hui. Et s'il le faut, on pourra toujours presser des pommes à croquer. » En son for intérieur, il se jurait de ne jamais gâcher de pommes à croquer pour en faire du jus.

Affalée sur la table, sa fille évoluant autour d'elle d'un pas léger pour préparer le dîner, Sadie contemplait son mari, sourcils froncés. Elle avait les yeux rouges. « C'est ça ta dernière trouvaille, alors ? Dépasser le chiffre magique de cinquante pour aller jusqu'à cinquante-trois ? »

James savait qu'il n'aurait pas dû utiliser tous ces calculs pour expliquer son projet. Les chiffres exaspéraient Sadie comme des guêpes, surtout quand elle avait absorbé de l'eau-de-vie de pomme. « Les chiffres, c'est une invention yankee, et on est plus dans le Connecticut, lui rappelait-elle souvent. Dans l'Ohio, les chiffres, on s'en bat l'œil. Je veux pas savoir combien de bouches j'ai à nourrir. Je veux juste mettre à manger sur la table. »

Mais c'était plus fort que lui : ça le reconfortait de compter ses arbres, de réfléchir à leur nombre, d'ajouter une reinette dorée de plus ou de supprimer un pommier à cidre bâtard dû à une visite de John Chapman. Les chiffres maintenaient à distance les bois qui entouraient leur parcelle, des bois si denses qu'on n'aurait jamais pu en dénombrer les arbres. Les chiffres vous donnaient une impression de maîtrise.

Aujourd'hui la réaction de Sadie aux chiffres cités par James s'avéra encore plus brutale. « Tes chiffres, je les emmerde, dit-elle. T'atteindras jamais cinquante. Alors cinquante-trois... »

Ce manque de respect pour les chiffres, voilà ce qui poussa James à la gifler. Il ne l'aurait pas fait si elle avait toujours tenu le couteau.

Elle répliqua avec ses poings et réussit à lui assener un coup sur le côté de la tête avant qu'il la rassoie de force dans son siège et la gifle à nouveau. Au moins elle ne l'avait pas éborgné, comme c'était déjà arrivé ; ses voisins se plaisaient à le taquiner sur l'œil au beurre noir que lui avait collé sa femme. Ils appelaient ça un « marron », en référence aux fruits du marronnier, cet arbre si courant dans l'Ohio. Beaucoup d'épouses arboraient des marrons, mais les maris plus rarement.

La deuxième gifle fendit la lèvre de Sadie. Apparemment déconcertée par la vue de son propre sang, elle demeura assise tandis que les gouttes d'un rouge éclatant maculaient sa robe comme des baies écrasées.

« Aide ta mère à se nettoyer, et appelle-moi quand le dîner sera prêt », lança James à Martha, qui posa son couteau et alla chercher un torchon. Martha était sa préférée, car elle était douce, ne le défiait jamais et ne semblait jamais se moquer de lui, contrairement à certains de ses autres enfants. Il avait peur pour elle chaque mois d'août quand la fièvre des marais arrivait. Presque tous les ans un de ses enfants succombait et allait compléter la rangée de tombes marquées de croix en bois qui s'alignaient sur une faible éminence dans la forêt, non loin de la cabane. À chaque décès il avait dû abattre des érables et des frênes afin de pouvoir creuser la fosse. Il avait pris le pli d'effectuer cette besogne en juillet, avant que quelqu'un ne meure, pour que le corps n'ait pas à attendre qu'il vienne à bout des immenses racines. Quitte à livrer ce combat, il préférait le faire sans se presser.

*

J'avais l'habitude de ses gifles. Je m'en fichais complètement. Se disputer pour les pommes, c'était le train-train entre nous.

C'est drôle, je pensais pas beaucoup aux pommes avant qu'on vienne dans le Black Swamp. Quand j'étais petite on avait un verger comme tout le monde, mais j'y faisais pas du tout attention, sauf quand les arbres étaient en fleurs au mois de mai. Alors j'allais là-bas et je m'allongeais par terre, pour respirer le parfum délicieux et écouter les abeilles bourdonner, tellement heureuses d'avoir des fleurs pour s'amuser avec. C'est là que James et moi on a eu notre première fois. J'aurais dû comprendre tout de suite qu'il était pas pour moi. Il était tellement occupé à inspecter les arbres de ma famille et à demander l'âge qu'ils avaient – comme si je pouvais savoir – et à quoi les fruits ils ressemblaient (« juteux comme moi », j'avais dit) qu'en fin de compte j'avais dû déboutonner ma robe moi-même. Ça l'avait fait taire un moment.

J'ai jamais été douée pour la cueillette. M'man disait que j'allais trop vite, que je laissais trop de fruits dégringoler et que j'arrachais la tige des autres. Si j'allais vite c'est parce que je voulais me débarrasser de cette corvée. Je me servais de mes deux mains pour arracher deux pommes à la fois, j'en faisais tomber une troisième qui se talait, et on devait rassembler tous les fruits meurtris à part et vite en faire du beurre de pomme. Au début de chaque saison M'man et P'pa me mettaient à la cueillette avant de repenser à cette troisième pomme qui finissait toujours par terre. Ils me chargeaient de ramasser les fruits que le vent avait détachés et qui étaient talés et abîmés d'être tombés de l'arbre. Les pommes tombées étaient pas toutes bonnes à jeter. On pouvait encore en faire de la compote ou du jus. Ou bien ils pouvaient me demander de les faire cuire ou de les couper en rondelles pour les mettre à sécher. Couper, j'aimais bien. Si on coupe une pomme en travers plutôt qu'en long, on voit que les pépins dessinent des fleurs ou des étoiles au milieu. J'ai raconté ça un jour à John Chapman et il m'a souri. Les voies de Dieu, il a répondu. Vous êtes maligne

d'avoir pris garde à ce détail, Sadie. « Maligne »... On avait jamais dit ça de moi.

James non plus, il voulait pas me laisser toucher aux pommes sur ses arbres. Ses trente-huit arbres si précieux. Ah ça, je savais combien il en avait. Il pensait que j'écoutais pas quand il débitait tous ses chiffres mais saoule ou pas je l'entendais tellement il radotait. Après notre mariage là-bas dans le Connecticut il avait pas été long à mesurer la quantité de pommes que je gâchais. C'est pour ça que dans le Black Swamp il envoyait les enfants les cueillir. Pas tous. Martha, Robert et Sal. Il laissait pas non plus Caleb ou Nathan le faire, il disait qu'on était des brutes. On aurait dit une petite vieille avec ses arbres. Ça me rendait folle.



James alla derrière la cabane, longea le potager qu'ils avaient commencé à bêcher maintenant que la terre n'était plus gelée, et rejoignit le verger. En s'installant dans le Black Swamp, la première chose qu'avaient faite les Goodenough après avoir construit une cabane sommaire près de la Portage River avait été de défricher un terrain pour créer le verger où planter les jeunes pommiers de John Chapman. Chaque chêne, chaque noyer blanc d'Amérique, chaque orme qu'il avait abattu avait requis des efforts exténuants. Découper puis transporter le tronc et les branches pour faire du bois de cheminée, fabriquer des cadres de lit, des chaises, des roues ou des cercueils n'était déjà pas facile, mais extraire les souches et leurs racines avait failli le tuer chaque fois qu'il donnait de la pioche, creusait, tirait et concassait. Arracher une souche lui rappelait combien profondément les arbres étaient enracinés, avec quel acharnement ils s'agrippaient au sol où ils avaient poussé. Il avait beau ne pas être sentimental – il ne pleurait pas quand ses enfants mouraient,

se bornant à creuser leurs tombes et à les enterrer –, James, chaque fois qu’il tuait un arbre, demeurait silencieux à la pensée du temps que l’arbre avait passé là. Les animaux qu’il chassait ne lui faisaient pas le même effet : les animaux servaient à nourrir les êtres humains, et puis, comme eux, ils étaient transitoires, traversant ce monde avant de le quitter. Mais les arbres avaient un caractère permanent, jusqu’à ce qu’il faille les couper.

Debout dans le crépuscule vaporeux de mars, il examinait son verger : cinq rangées d’arbres, plus une petite pépinière de jeunes plants dans un angle. Il était rare de voir des arbres pousser sans concurrence dans le Black Swamp ; le pays offrait soit des étendues d’eau, soit des forêts touffues. Le verger Goodenough n’avait rien de spectaculaire, mais il constituait pour James la preuve qu’il était capable de domestiquer au moins un carré de terre, d’obliger les arbres à faire ce qu’il voulait. Par-delà, c’était le règne de la nature sauvage, avec ses sous-bois enchevêtrés et ses marais inopinés ; il fallait progresser d’un pas prudent, sinon on se retrouvait enfoncé jusqu’aux cuisses dans des eaux noires et stagnantes. Quand il revenait des marécages, où il était allé chasser, couper du bois ou rendre visite à un voisin, James était toujours soulagé de regagner le havre bien ordonné de son verger.

Il s’employait à présent à compter ses pommiers, même s’il savait déjà qu’il en avait trente-huit. Il avait cru que la condition requise pour s’établir dans l’Ohio – déterminer au bout de trois ans cinquante fruitiers viables – serait facile à satisfaire, mais il avait présumé que les pommiers pousseraient dans les marais comme ils l’avaient fait dans la ferme de son père dans le Connecticut, où le sol était fertile et bien drainé. Or la terre des marais était différente : détrempée et saumâtre, elle faisait pourrir les racines, favorisait le mildiou, attirait les pucerons cendrés. Il était étonnant que des pommiers réussissent même à subsister dans un endroit pareil. Ce n’était pas

les arbres qui manquaient : les érables abondaient, ainsi que les frênes, les ormes, les noyers blancs d'Amérique et diverses espèces de chêne. Mais les pommiers avaient besoin de lumière et d'un sol sec, faute de quoi ils risquaient de ne pas produire de fruits. Dans ce cas, les Good-enough devaient s'en passer. Le Black Swamp n'était pas comme le Connecticut, où, si vos arbres avaient la cloque, la tavelure ou le mildiou et ne donnaient pas de pommes, vous pouviez en acheter ou en troquer auprès de vos voisins. Les voisins ici étaient peu nombreux et disséminés : seuls les Day, à trois kilomètres, étaient là depuis presque aussi longtemps qu'eux, et même si de nouveaux arrivants avaient commencé à s'établir dans les environs, personne n'avait de pommes en trop.

James Goodenough était un homme raisonnable, mais les pommes étaient sa faiblesse. Elles l'étaient depuis son enfance, quand sa mère le gâtait en lui donnant à croquer une pomme sucrée. Cette saveur était rare, car le sucre proprement dit coûtait cher ; mais la douceur acidulée des pommes était presque gratuite puisque, une fois plantés, les arbres nécessitaient peu de travail. Il frémissait au souvenir de leurs premières années sans pommes dans le Black Swamp. Il lui avait fallu en être privé pendant plus de trois ans pour s'apercevoir que les pommes jouaient un rôle aussi important dans son existence, qu'il en avait un besoin plus pressant que de whisky, de tabac, de café ou de rapports charnels. Ce premier automne où, après une vie entière à estimer normale leur présence, James avait fini par comprendre qu'il n'y aurait pas de pommes à cueillir, à mettre en réserve et à déguster, il avait éprouvé une sorte de détresse qui l'avait étonné. Son désespoir l'avait même amené à cueillir les fruits minuscules d'un pommier sauvage qu'il avait découvert le long d'une des pistes indiennes ; l'arbre devait provenir d'un trognon jeté par un colon. Il n'avait réussi à en avaler que trois quand leur aigreur l'avait

contraint à s'arrêter là, et il avait eu mal au ventre après. Plus tard, à proximité de Perrysburg, il s'était abaissé à voler dans le verger d'un inconnu, bien qu'il n'ait subtilisé qu'un seul fruit, qui s'était d'ailleurs révélé être une pomme à cidre et non une pomme à couteau. Il l'avait mangée malgré tout.

Au fil des années suivantes il avait continué d'acheter des arbres à John Chapman – des jeunes plants, désormais –, et en avait lui-même fait pousser à partir de pépins. Les arbres issus de graines produisaient en général des fruits aigres mais, comme James aimait à le signaler à quiconque daignait écouter, un sur dix pouvait donner des pommes sucrées. Comme tout ce qu'on cultivait dans le Black Swamp, les pommiers mettaient du temps à se développer, et même ceux qui paraissaient en bonne santé pouvaient mourir durant l'hiver. Si les Goodenough avaient bien obtenu des pommes au bout de trois ans, ils ne pouvaient guère tabler sur une production régulière. Parfois la récolte était riche ; d'autres fois les pommes étaient peu nombreuses et rabougries. Il arrivait aussi que la maladie tue les arbres. Pendant plusieurs années James avait eu un mal fou à faire pousser une trentaine d'arbres, alors cinquante, n'en parlons pas. Plus récemment il avait eu de meilleurs résultats et, l'automne précédent, quarante-sept arbres avaient donné des pommes. Au cours de l'hiver, toutefois, il en était mort neuf, comme pour le punir de son péché d'orgueil.

Heureusement personne ne venait jamais compter le nombre d'arbres qu'ils avaient, car le Black Swamp était trop difficile d'accès pour que les officiers ministériels prennent la peine de s'y aventurer. Parmi ses rares voisins, aucun ne semblait se préoccuper de la règle des cinquante arbres. Sadie, que ce chiffre amusait, se plaisait à narguer son mari avec. En passant près de lui, elle lui soufflait à l'oreille le mot « cinquante ». Toujours est-il que James se faisait du mauvais sang : il craignait sans

cesse que quelqu'un n'arrive par la rivière ou par une des pistes indiennes qui sillonnaient le Black Swamp pour l'informer que sa ferme n'était plus à lui.



J'ai jamais rêvé de vivre dans le Black Swamp. Qui aurait fait un rêve pareil ? C'est pas un nom de région très attirant. On s'y retrouve bloqué, enlisé, sans pouvoir avancer, et on reste parce qu'y a de la terre et pas d'habitants, c'est-à-dire justement ce qu'on recherchait. Sur six fils Goodenough en bonne santé, comme James était l'avant-dernier, il nous restait qu'un petit bout de la ferme familiale dans le Connecticut. On s'est débrouillés quelque temps, mais James arrêta pas de me sauter dessus la nuit, alors les enfants arrêtaient pas d'arriver. Et puis son père, un vieux ronchon qui m'a jamais aimée, s'est mis à faire des allusions comme quoi on aurait intérêt à partir vers l'ouest où y avait plus de terres à coloniser. Il avait poussé les femmes des frères de James à parler à leurs maris, et elles demandaient que ça parce qu'elles m'aimaient pas non plus. Elles avaient peur que je pique leur bonhomme. J'avais un petit quelque chose qu'elles avaient pas. Alors les frères se sont mis à asticoter James pour qu'il se montre plus aventureux qu'il était. En fait c'était Charlie, le frère de James, qu'ils auraient dû convaincre de partir vers l'ouest. Charlie Goodenough était le benjamin et par tradition c'était lui qu'aurait dû partir. Sans compter qu'il avait de la jugeote. Charlie aurait jamais laissé la boue le prendre au piège. Il s'en serait extirpé pour gagner un pays où on a une bonne terre bien saine et bien ferme sous les pieds, avec du soleil, de l'herbe et de l'eau pure. Mais tout le monde aimait Charlie, à commencer par sa femme. C'est elle qui m'avait le plus dans le nez. Elle avait peut-être des raisons. Ça m'écorche de le dire, mais il avait un joli brin de femme.